



Reproductions
de dessins de
Léona Delcourt,
alias Nadja, datant
de 1926, mis en
page par André
Breton (de gauche
à droite et de haut
en bas, *Un regard
d'or de Nadja.*
*Le Bouclier
d'Achille. Mazda.*
Le Rêve du chat).

Page de droite,
portrait de Léona
Delcourt, 1926.

“QUI SUIS-JE ?” AINSI COMMENCE LE “NADJA” QU’ANDRÉ BRETON publie au printemps 1928. De l’héroïne du récit dans lequel le chef des surréalistes décrit sa rencontre avec une jeune femme, on connaît le regard de voyante du personnage et quelques dessins hallucinés. Mais de la vraie vie de celle qui lui inspira le texte ? Si peu. Passante évanescence, elle enchantait l’entre-deux-guerres avant de traverser à pas perdus un siècle de littérature sans que l’on sache rien d’elle. Pour entendre sa voix, il a fallu que réapparaissent récemment les lettres qu’elle adressait au poète. Breton était le seul à l’avoir connue, toutes les cartes restaient entre ses mains. Son texte est l’un des plus étudiés, décryptés, adulés, du siècle moderne : on le lit comme on écouterait une pythie, on l’arpente comme on traverse un passage des Grands Boulevards parisiens. Mais qui était donc celle qui a inspiré sa dernière phrase, devenue poncif : « *La beauté sera convulsive ou ne sera pas* » ? De Nadja, la vraie Nadja, qu’est-il advenu ? Pendant près de cent ans, elle n’a été qu’un fantôme. Mais au gré des recherches, d’amateurs comme d’experts, la voilà depuis peu redevenir femme, enfin. Elle rencontre André Breton le 4 octobre 1926, à Paris, vers le haut de la rue Lafayette. Sans doute le fougueux écrivain sort-il d’un de ses rendez-vous enfumés avec la clique surréaliste qu’il dirige d’une main de fer. La fascination est immédiate, mutuelle. « *J’ai vu ses yeux de fougère s’ouvrir le matin sur un monde où les battements d’ailes de l’espoir immense se distinguent à peine des autres bruits qui sont ceux de la terre et, sur ce monde, je n’avais vu encore que des yeux se fermer* », dévoilera Breton dans l’ouvrage qu’il consacre à leur courte aventure. Entre fulgurances et énigmatiques digressions, il y livre le récit détaillé de leurs journées, du 4 au 13 octobre 1926. Dix jours qui valent une vie. À peine une histoire d’amour, mais un pas de deux qui bouleversa leurs existences, comme, plus tard, celle de milliers de lecteurs, captivés par la saisissante inconnue. Combien de pèlerins ont battu le pavé parisien sur les traces de leurs baguenaudes nocturnes ? Hanté le quartier de Notre-Dame-de-Lorette, où d’heureux hasards les faisaient se croiser, et tous les recoins du 9^e arrondissement parisien si cher à

la bande ? Cherché ce café de la place Dauphine, sur l’île de la Cité, en espérant un identique ravissement ? « *Avec Nadja, on assiste à un phénomène rare : l’émergence d’un mythe, celui de la passante, sous la plume du poète* », confirme Jacqueline Chénieux-Gendron, grande prêtresse des études surréalistes au CNRS.

Voilà pour la légende. Mais elle, Nadja, qui était-elle ? Une courtisane trop digne pour sombrer dans la prostitution ? Une provinciale qui rêvait des théâtres de la capitale ? Une médium fragile venue convoquer les esprits les plus perchés du surréalisme ? Celui qu’elle

surnommait « M’amour », « Mon feu », « Mon chéri », « Satan » donne peu de clés sur l’amante de peu de jours. « *Âme errante* », femme fatale, vendeuse d’opium à l’occasion ? Elle est surtout à ses yeux une porte qui s’entrouvre vers « *l’autre monde qui est inclus dans celui-ci* ». Pythie, plus qu’amoureuse. Ses mots sont bouleversants, mais ils sonnent dans le vide : « *Que te dire André. La vie est insupportable sans tes yeux. Pourtant j’avais des brasiers de désirs.* » Elle le déboussole tant qu’il confie son désarroi à son épouse, Simone Kahn (elle ne compte alors déjà plus ses incartades). « *Je ne l’aime pas, assure-t-il. Elle est seulement*

capable (?) de mettre en cause tout ce que j’aime, et la manière que j’ai d’aimer. » Défi de taille. A-t-il craint de ne pouvoir le relever ? Dans le dernier chapitre de son opus, Breton l’a en tout cas déjà remplacée : « *Tout se passe comme si, modestement et cruellement, Nadja n’avait été que l’annonciatrice d’une autre femme*, analyse Jacqueline Chénieux-Gendron. *La fin du roman s’adresse à une bien plus vraie destinataire, Suzanne Muzard, en qui tous ses espoirs amoureux se trouvent alors incarnés.* »

Breton l’avoue au fil du récit : « *J’ai pris, du premier au dernier jour, Nadja pour un génie libre, quelque chose comme un de ces esprits de l’air que certaines pratiques de magie permettent momentanément de s’attacher, mais qu’il ne saurait être question de se soumettre.* » En fin alchimiste, il laisse planer tous les doutes sur sa matière première. L’actrice Jeanne Derval aurait pu servir de modèle, racontent certains. Après guerre, quelques désœuvrées clament, depuis leur asile, être la vraie Nadja, suppliant le poète d’un retour de flamme. Tous les fantasmes sont autorisés tant la Nadja de Breton semble éthérée ; si absolument surréaliste que lui seul aurait pu en être le démiurge. L’impression est renforcée par la minutieuse réécriture que l’auteur vieillissant inflige à son texte, pour la seconde édition de 1963. Disparu, le récit de la nuit passée ensemble, à Saint-Germain-en-Laye ! Comme si l’auteur avait voulu définitivement arracher le mythe de son incarnation originelle. Réduire à un néant de papier celle qui lui murmurait : « *Mon André, vous êtes parfois un magicien puissant, plus prompt que l’éclair qui environne votre grave et doux regard – de Dieu.* » Nombre de ses proches tiendront grief à Breton de cet effacement de 1963. À commencer par le poète André Pieyre de Mandiargues, qui regrettait que Nadja prenne désormais « *une apparence plus spectrale en perdant son espèce charnelle* ».

Comment alors retrouver sa trace ? Ceux qui connaissent son nom se comptent sur les doigts d’une main. Elle n’est que muse, muselée par nature, héroïne d’un récit initiatique qui dépasse de beaucoup sa pauvre existence. Cela serait resté vrai si les découvertes ne s’étaient multipliées, depuis une dizaine d’années. Nadja est devenue un sujet de recherche, comme d’autres muses ○○○

Et Nadja révéla la femme.

JUSQU’À RÉCEMMENT, ON NE LA CONNAISSAIT QUE PAR LE RÉCIT QU’ANDRÉ BRETON CONSACRA, EN 1928, À LEUR BRÈVE LIAISON. LA RÉAPPARITION DE PLUSIEURS TRÉSORS – LE MANUSCRIT ORIGINAL, UN CARNET DU CHEF DES SURRÉALISTES ET UN CAHIER DE CELLE QUI SE PRÉNOMMAIT EN RÉALITÉ LÉONA – OFFRE UN AUTRE REGARD SUR CETTE FEMME QUI DISPARUT DERRIÈRE LE PERSONNAGE ET SOMBRA DANS LA FOLIE. UNE IDENTITÉ QUE NE CESSENT DE TRAQUER DES CHERCHEURS PASSIONNÉS.

Texte Emmanuelle LEQUEUX



○○○ surréalistes dont on se rend compte aujourd'hui qu'elles furent elles aussi artistes, et pas des moindres. Les peintres Kay Sage, épouse d'Yves Tanguy, Remedios Varo Uranga, épouse du poète Benjamin Péret, ou encore Unica Zürn, poétesse, peintre, écrivaine, et « poupée » de Hans Bellmer : un vent féministe souffle sur l'histoire de l'art et ouvre un nouveau chapitre de Nadja.

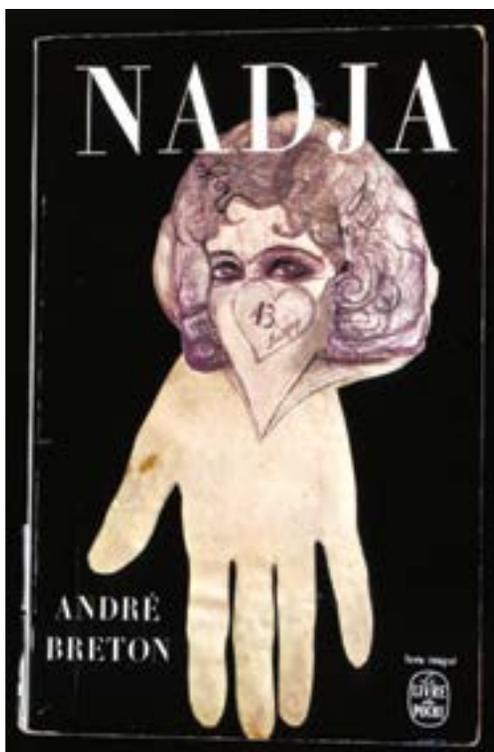
Dès 2009, partie sur ses traces, la romancière Hester Albach brise le silence dans *Léona, héroïne du surréalisme* (Actes Sud). On connaissait les yeux de fougère de Nadja, elle retrouve un nom, un visage, un destin. À Breton, elle disait s'appeler « Nadja, parce qu'en russe, c'est le commencement du mot espérance, et parce que ce n'en est que le commencement ». Elle est née Léona Ghislaine Delcourt, le 23 mai 1902 à Saint-André-lez-Lille, à la frontière belge. Père sculpteur, mère ouvrière ; sa sœur meurt dans la fleur de l'âge, peu avant que Léona ne donne naissance, à 16 ans, à une fille, Marthe, qu'elle laisse aux bons soins de ses parents pour partir à la capitale, vers 1920.

Quand *Nadja* est publié par Gallimard en 1928, la vraie Nadja a rompu tout lien avec son auteur depuis plus d'un an, de ces mots : « *Tout ce que tu feras sera bien fait. Que rien ne t'arrête. Il y a assez de gens qui ont mission d'éteindre le feu.* » Quelques jours plus tard, elle est internée : le délire qui menaçait l'a submergée. Le verdict tombe à Sainte-Anne : « *État psychopathique polymorphe à prédominance de négativisme et de maniérisme* ». Elle est enfermée à l'asile de Perray-Vaucluse, dans l'Essonne, puis à celui de Bailleul, dans le Nord, près de sa famille. Ressorties d'archives privées, ses lettres enflammées écrites quand elle est internée « *éclairent encore plus vivement que le texte ce que Breton a représenté pour la jeune femme et l'évolution de leurs rapports, en même temps qu'elles révèlent la clairvoyance de Nadja sur ce que sera son destin, lui donnant une résonance pathétique, décryptait Marguerite Bonnet dans l'édition de "La Pléiade". La lucidité au cœur du déchirement passionnel, la conscience de ce qui va inéluctablement advenir l'emportent* ».

Et puis, au fil des missives, cette troublante injonction : « *André? André?... Tu écriras un roman sur moi. Je*

t'assure. Ne dis pas non. Prends garde : tout s'affaiblit, tout disparaît. De nous il faut que quelque chose reste... » Le conservateur à la BNF Olivier Wagner en est certain : « *Ce commandement au ton prophétique a eu un effet presque immédiat sur Breton.* » Voilà plus de quatre ans que ce chercheur s'est lancé dans une enquête passionnée à travers les reliques retrouvées récemment, grâce à une miraculeuse coïncidence d'enchères qui auraient dû nourrir une exposition sur le surréalisme suspendue pour cause de crise sanitaire (« *L'invention du surréalisme : des Champs magnétiques à Nadja* »). La BNF a en effet acquis, entre 2017 et 2019, trois trésors : le manuscrit original de *Nadja*, le carnet de notes de Breton, et le cahier de Nadja/Léona. Olivier Wagner les analyse

comme autant de pièces à conviction qui « *concourent à donner au récit de Breton une couleur nouvelle, celle de la recherche intense d'une authenticité absolue. Tout se passe comme si une nouvelle histoire de Nadja s'ouvrait (...). Qui est cette femme qui, loin d'être un papillon épinglé par un collectionneur, sera celle qui décidera de toutes les autres dans la vie de l'auteur, avant et après elle?* » La BNF fourmille désormais d'indices. Ainsi du carnet préparatoire de Breton, dont les plus experts ignoraient jusqu'à l'existence. « *Dix jours après sa rencontre avec Nadja, Breton y rassemble des souvenirs déjà en train de s'étioler, dévoile Olivier Wagner. La rédaction fiévreuse, télégraphique, témoigne d'une urgence, et montre son désir de répondre à la prophétie*



Quand “Nadja” est publié par Gallimard en 1928, la vraie Nadja a rompu tout lien avec son auteur depuis plus d'un an, de ces mots : “*Tout ce que tu feras sera bien fait. Que rien ne t'arrête. Il y a assez de gens qui ont mission d'éteindre le feu.*”

de Nadja. Si elle n'a pas coécrit le récit, Breton obéit très clairement au commandement impérieux qu'elle lui fait. Il ne s'est pas senti d'autre choix que d'écrire sur elle. » Voilà confirmée l'intuition de Julien Gracq, qui vénérat ce roman comme « *la tentative insolite de superposer vive à l'enregistrement de la vie quotidienne l'écriture progressive d'un destin* ».

Autre révélation de ce carnet, « *un fort sentiment de déréalisation semble s'emparer de Breton alors qu'il fréquente Nadja, avance Olivier Wagner. On comprend que lui aussi, et non elle seule, se sent dans un état limite* ». Pour preuve, ce moment où elle lui met la main devant les yeux, alors qu'il conduit. « *Il n'a pas la force de répondre à cet appel d'un amour absolu, ce désir de mourir ensemble, car il n'est pas capable d'aller aussi loin qu'elle, l'instinct de survie gagne. Dans un brouillon de lettre que nous avons aussi acquis, elle lui reproche d'ailleurs de ne pas être assez surréaliste.* » Et si Nadja l'était plus que toute la bande réunie ?

Sorti des limbes en 2020, son cahier d'écolière la dévoile incandescente, au bord du précipice. Contenant des brouillons de lettres, envoyées ou pas, quelques dessins, dont l'un que l'on croyait détruit – « *bref, tout son environnement mental d'octobre 1926 à février 1927* », résume Olivier Wagner –, il ouvre de nouvelles perspectives sur sa fragilité psychique. « *Si elle a fixé son délire sur lui, elle était déjà sur une dangereuse ligne de crête. Pourquoi Breton n'en a rien vu, malgré ses études de neurologie ? Lui-même ne dissimulait pas une certaine culpabilité, mais gardons-nous de le juger. Aujourd'hui, avec la médecine actuelle, Nadja aurait pu juguler son délire paranoïaque et en faire art. À l'époque, elle ne pouvait que mourir au monde* », estime Olivier Wagner. Le manuscrit original de Breton dévoile d'autres indices de son intensité sans concession. Conservé pendant soixante-dix ans chez le bibliophile suisse Henry-Louis Mermod, on croyait ce trésor disparu à jamais. Pierre Bergé (actionnaire du groupe Le Monde de 2010 à sa disparition, en 2017) en fait l'acquisition en 1998, et c'est à lui que la BNF l'achète en 2017 pour 2 millions d'euros. Lors de la signature, Bergé confiait « *avoir eu l'impression de posséder un morceau de la vraie croix* », se souvient Olivier Wagner. « *Un de ces trésors auxquels personne ne s'attend* »,

poursuit celui qui en a ardemment défendu le classement au rang de trésor national du manuscrit autographe, en 2016. « *Il est rédigé d'une traite, en deux semaines, d'une écriture fluide mais aussi cahoteuse, hésitante, tout à la fois fragile et déterminée, en tension. On voit littéralement l'écrivain s'interrompre au milieu du mot, les corrections se faire dans le flux.* » Jacqueline Chénieux-Gendron le confirme dans un même émoi : « *Ce manuscrit invite à revenir à un surréalisme encore là dans toute sa fraîcheur poétique, comme une enveloppe longtemps close dont on pourrait enfin lever le cachet.* »

Est-ce suffisant pour justifier son statut de trésor national ? La procédure est rare. « *Mais il n'est pas d'autre manuscrit semblable, assure Olivier Wagner. Et c'est aussi ce qui s'est passé après publication qui le*

rend exceptionnel. » Dans les mois suivant la parution de 1928, Breton ajoute en effet 9 feuillets aux 23 de son manuscrit et rassemble divers témoignages de l'existence de Nadja : un mot de sa main, des cartes postales, des dessins, dont sa célèbre *Fleur des amants*. « *Comment interpréter une transformation aussi saisissante ? s'interroge l'expert. Breton tente-t-il d'en faire un manuscrit reliquaire, un artefact magique dont la fonction vise à éloigner le mauvais œil, à exorciser la catastrophe ayant emporté Nadja ? Ou une précieuse offrande à Suzanne, l'aimée ? L'un et l'autre, sans doute...* »

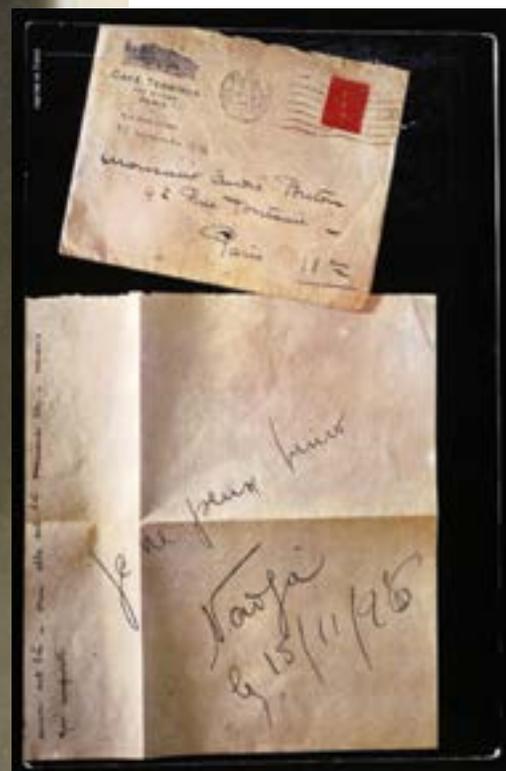
Dans le manuscrit ainsi fétichisé, Breton a aussi collé une carte postale envoyée par Nadja après leur rupture : une peinture du symboliste Gustave Moreau, que Breton vénère. Elle représente une jeune femme qui

porte entre ses mains la tête d'Orphée, coupée. À son dos, Nadja a écrit : « *Devant le mystère, homme de pierre, comprends-moi.* » Un détail anodin ? Loin de là, aux yeux d'Olivier Wagner : « *Ces mots sont repris par Breton dans le roman, mais on ne savait pas que cette image les accompagnait ni qu'ils avaient visité ensemble le musée Gustave Moreau. Sans être une menace de mort, Nadja envoie là comme une carte de tarot lançant un maléfice, et l'on sait combien Breton est sensible à de tels signes ! Avec cette tête de poète décapitée, elle signifie l'enjeu : c'est la vie – ou la mort. Il n'y a pas d'entre-deux.* » Et de poursuivre : « *Loin des jeux de l'écriture automatique ou des sommeils inspirés, le jeu avec Nadja tourne mal. La folie n'est pas simulée, elle s'impose là dans toute sa violente noirceur.* »

Nadja restera enfermée treize ans à

l'asile des « folles de Bailleul ». Elle y meurt en janvier 1941, de famine (cachexie, disait-on alors), comme les 45 000 aliénés anéantis par les restrictions imposées aux hôpitaux psychiatriques sous Vichy. À Bailleul seul, plus de 500 de ses sœurs de détresse disparaissent entre l'été 1940 et la fin 1941. Quand elle s'est rendue au cimetière de la ville que, curieusement, l'on surnomme « cité de Mélusine », la romancière Hester Albach est tombée sur une fosse anonyme. Depuis qu'elle a retrouvé l'une des petites-filles de Nadja, toujours vivante, la tombe est aujourd'hui fleurie et baptisée. (M)

EN ATTENDANT LA RÉOUVERTURE DE L'EXPOSITION "L'INVENTION DU SURREALISME. DES CHAMPS MAGNÉTIQUES À NADJA" À LA BNF, LE CATALOGUE, "L'INVENTION DU SURREALISME, EST DISPONIBLE CHEZ BNF ÉDITIONS.



Le cahier de Léona Delcourt contient des lettres, envoyées ou non, à André Breton (ci-contre, vers 1920) et des dessins. Ci-dessus, une des dernières missives qu'elle lui adressa ; en haut, la lettre-sortilège qu'il reçut vers 1926-1927.

Page de gauche, la couverture de l'édition originale de *Nadja* au Livre de poche (1966).